

H W A N G S O K - Y O N G

P R I N C E S S E B A R I

*Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Princesse Bari*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Barideki
Hwang, Sok-yong

© Hwang Sok-yong, 2007.
© Zulma, 2026, pour la traduction française.

Choi Mikyung est professeure à l'École Supérieure de Traduction
et d'Interprétation (GSTI) de l'université Ewha, Séoul.

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes
et de données est interdite conformément à l'article 4,
paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Lorsque ma famille a dû se disperser, j'avais à peine douze ans.

Avant, nous vivions à Chongjin, dans une petite maison, sur une hauteur dominant la mer. Au printemps, les touffes d'azalées prenaient des teintes plus vives à l'aube et au coucher du soleil. À l'est, j'apercevais au loin la cime enneigée du Kwanmo flottant au-dessus d'un voile de brume. De l'autre côté, sur la mer, les lourds cargos de fer et les petits chalutiers évoluaient lentement en vrombissant. Les mouettes s'élançaient vivement dans le contre-jour, brisant les rayons du soleil réfractés par les vagues qui scintillaient comme des écailles de poisson. J'attendais le retour de mon père de son bureau sur le port, ou celui de ma mère encore à ses courses. Si j'allais si souvent tout en haut de la colline, au bord de la falaise, c'est parce que j'aimais contempler la mer en laissant passer le temps.

Nous étions une grande famille : il y avait ma grand-mère, mon père et ma mère, plus six sœurs, toutes plus âgées que moi. Pendant presque quinze ans, ma mère était allée de grossesse en grossesse ; à peine accouchée, elle se trouvait de nouveau enceinte. Les intervalles entre nous étaient d'un à deux ans, rarement davantage. Ma plus grande sœur, ainsi que la deuxième, n'ont jamais oublié la peur qu'elles

éprouvaient le jour où notre mère devait accoucher.

Dans ces moments, c'est ma grand-mère qui faisait office de sage-femme. Mon père s'impatiait devant la porte de la chambre en fumant cigarette sur cigarette. Il en a été ainsi jusqu'au troisième enfant. Pour les suivants, quand tout indiquait que ma mère était sur le point d'accoucher, il se portait volontaire pour la garde de nuit au bureau. À la naissance de Sooki, ma cinquième sœur, il a laissé éclater une colère contenue jusque-là. Il était rentré tôt le matin après sa nuit de veille. Ma grand-mère et ma mère étaient occupées à faire la toilette du nouveau-né dans une bassine d'eau tiède.

— À quoi ça rime, s'est-il écrié, de donner la vie à ces choses-là ?

Et, saisissant le bébé par les pieds, il lui a plongé la tête dans le baquet. Éberluée, ma grand-mère le lui a arraché des mains. La pauvre créature avait inhalé de l'eau par le nez et suffoquait pitoyablement, incapable même de pleurer.

Quand ma sixième sœur est née, mon père, furieux, a jeté le plateau du petit déjeuner par la fenêtre, et ma grande sœur, qui traversait la cour après une visite au petit coin, a reçu le bol de *kimchi* en pleine figure.

On peut se figurer ce qu'a pu être l'ambiance à la maison quand je suis née. « On restait toutes cachées dans notre chambre en retenant notre souffle », m'a raconté plus tard Jini, ma sœur aînée. Soni, ma deuxième sœur, qui était allée épier après avoir entendu mes premiers vagissements, est revenue en pleurant :

— Oh là là ! Comment on va faire ? C'est encore une fille !

Ma sœur aînée a averti les autres :

— Restez cachées ici, ne faites pas le moindre bruit

quand le père reviendra !

Ma grand-mère m'a enroulée, toute couverte de sang, dans une serviette, puis elle n'a plus su que faire. Elle est allée s'asseoir bêtement près du feu à la cuisine. Tout en étouffant ses pleurs, ma mère m'a emportée dans la forêt, à la sortie du village, où personne ne s'aventurait jamais. Et là, elle m'a déposée dans un fourré au cœur d'un bosquet de pins, avec un drap sur la tête. Elle espérait que je mourrais étouffée ou gelée par le vent glacial du matin.

Quand, de retour, mon père a poussé la porte, ma mère, sa couverture remontée jusqu'au menton, n'a pas dit un mot ; à la cuisine, ma grand-mère toussotait d'une petite toux sèche. Il est reparti aussitôt : il avait compris, vu l'ambiance, qu'il était vain d'espérer un fils. Abattues, ma mère et ma grand-mère sont demeurées chacune dans son coin jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. Ma grand-mère, enfin, est revenue dans la chambre :

— Où est-il, le bout de chou ?

— Je sais pas. Il est parti tout seul.

— Qu'en as-tu fait ? Veux-tu mourir foudroyée ?

Ma grand-mère s'est lancée à ma recherche partout dans la maison, dehors aussi, sans résultat. Elle redoutait une punition du Ciel ; et puis, elle se sentait si malheureuse pour sa bru et ses petites-filles. Aussi s'est-elle rendue avec un bol d'eau fraîche dans la cour arrière et a-t-elle prié de toute sa ferveur en se frottant les mains pour supplier les dieux : « Vous qui régissez toutes choses, écarterez de cette maison tout mauvais sort, aidez-moi à retrouver le bébé en vie, consolez le cœur déchiré de ma bru, apaisez la colère de mon fils, prenez soin de nous et gardez-nous en bonne santé. »

Ensuite elle s'est de nouveau mise à tourner dans

le quartier, sans plus de succès. Désespérée, elle s'est assise sur le *maru* de la cour arrière. Son regard s'est alors posé sur Hindung : pointant sa tête hors de la niche, la chienne la regardait fixement. À ce moment, elle a aperçu la serviette blanche dans laquelle elle avait enroulé le bébé. Elle s'est élancée, le cœur gonflé d'espoir : j'étais là, entre les pattes de Hindung, profondément endormie et respirant paisiblement. La chienne avait dû suivre ma mère à distance, me renifler, tourner autour de moi avant de se décider à me rapporter dans sa gueule.

— *Aïgo!* ma chère, mon adorable Hindung ! C'est donc le Ciel qui nous envoie cette petite !

Voilà sans doute la raison pour laquelle, depuis toujours, je me suis sentie plus proche de ma grand-mère et de Hindung. La chienne était une pungsan au pelage blanc, d'où son nom qui signifie Blanche. Moi, jusqu'à mon centième jour, je n'ai pas eu de nom, personne ne s'en était soucié. Plus tard, quand la famille se vit contrainte de vivre dans une hutte, sur la rive chinoise du Tumen, ma grand-mère me racontait souvent une légende qu'elle tenait de sa propre grand-mère, l'histoire de la princesse Bari. Son récit se terminait toujours par : « *Baryora, Barideki*, on l'appelle *Bari*. »

Bref, je n'avais pas de nom – jusqu'au jour où ma grand-mère en a parlé à table. Nous, les enfants et ma mère, mangions autour d'une table ronde, tandis que ma grand-mère et mon père avaient pris place, comme d'habitude, devant une table carrée. Grand-mère s'est adressée à mon père :

— Dis donc, la petite dernière n'a toujours pas de nom. Que décide-t-on ?

Mon père a regardé ses enfants comme s'il les

comptait, puis, d'un ton rogue :

— En général, on leur donne un nom jusqu'au sixième, même quand il y a des jumeaux... mais au-delà ? Et moi, je ne connais pas suffisamment de caractères.

— Tu as étudié à l'université, tu parles chinois et russe, tu sais lire les caractères, et tu ne saurais pas trouver de nom pour ta fille... ?

En cette époque où le pays allait encore bien, quand naissaient des jumeaux, les journalistes de la presse écrite et de la télévision s'amenait, aussi bien à la campagne qu'en ville, et parfois la famille passait aux informations du soir. On disposait d'un système de couverture sociale de qualité, les enfants étaient élevés dans des crèches, du linge et des jouets leur étaient offerts par notre généreux Grand Leader. Jusqu'à la quatrième fille, on pouvait choisir, par exemple, les noms des quatre fleurs de la peinture traditionnelle : *mae* (prunier), *lan* (orchidée), *guk* (chrysanthème), *juk* (bambou). Pour les deux suivantes, il était possible de trouver encore d'autres jolis caractères, en se creusant un peu la tête. Mon père avait consenti des efforts pour ses six premières filles. Aussi mes sœurs s'appelaient-elles *Jin* (vérité), *Son* (bonté), *Mi* (beauté), *Jong* (paix), *Sook* (pudeur) et *Hyun* (sagesse). Évocateurs des vertus jadis prisées, ces six caractères s'harmonisaient parfaitement. Quand, en venant au monde, j'ai accru la famille d'une nouvelle fille, mon père a estimé que ces beaux caractères, autrefois si précieux, n'avaient plus de sens : il ne leur trouvait plus que des défauts. Aussi a-t-il quitté la table sans répondre à la question. La discussion s'est poursuivie après son départ entre ma grand-mère et ma mère.

— Ta petite dernière, il faut bien lui donner un nom. Que suggères-tu ?

— Un nom qui exprimerait quelque chose comme le regret, le chagrin. On pourrait l'appeler *Mian* (excuse) ou *Sopsop* (désolation)...

— Il est vrai que j'ai déjà entendu des noms pareils. Dis-moi, tu l'avais abandonnée dans la forêt, n'est-ce pas ?

C'est ainsi que ma grand-mère a décidé de m'appeler « Bari », l'abandonnée. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, après mille tourments à travers le vaste monde, que j'ai compris le sens du nom choisi pour moi par mon aïeule.

Mon grand-père était mort à la guerre bien avant ma naissance. D'après ma grand-mère, c'était un héros : ses hauts faits avaient même été cités à la radio nationale. Il avait combattu dans une ville lointaine sur la côte sud, tenant tête à lui tout seul aux chars d'assaut de l'armée des « longs nez ». Quand, après le dîner, assis sur une natte dans la cour, nous passions un moment tranquille à contempler les étoiles, elle nous contait les exploits de son mari, et chaque fois mon père faisait voler le mythe en éclats :

— Dis donc, tu mélanges tout ! Ce que tu racontes là, c'est un film russe !

— Comment ça ?

— On est allés le voir ensemble, ce film, au chef-lieu ! Souviens-toi, le Comité du Peuple nous y avait amenés en groupe ! Tu confonds cette histoire avec celle de mon père !

Dans le film, un soldat de première classe placé en sentinelle s'endort dans les ruines de la ville. À la tombée de la nuit, sa compagnie évacue les lieux en

l'oubliant. Apprenant que les troupes se sont retirées, l'armée ennemie entre sans trop de précautions. C'est le bruit des chenilles qui réveille le soldat abandonné. À l'extrémité du boulevard, il aperçoit les tanks, les camions tous phares allumés, et les ombres noires des soldats qui avancent. Pris de panique, il pointe son fusil sans trop savoir que faire. Et il finit par tirer au hasard. Quand il s'arrête, grand silence. La colonne ennemie a fait halte puis rebroussé chemin, persuadée que l'adversaire lui a tendu une embuscade dans l'obscurité. Le soldat quitte sa planque au milieu des ruines et déguerpit à toute vitesse. Il court toute la nuit sur les traces de son unité, qu'il rejoint au petit matin. Le lieutenant, le capitaine et enfin le commandant le congratulent à tour de rôle. On le décore, on en fait un « héros qui, à lui seul, a stoppé l'avancée de l'ennemi », et il se voit octroyer une permission spéciale.

Cela dit, mon père convenait que le sien avait été tué dans la région est. Le Comité du Peuple avait convoqué ma grand-mère pour lui annoncer sa mort. On lui avait offert quelques objets usuels en guise de consolation. Et quand, ce jour-là, son fils s'était rendu à l'école, le maître l'avait fait monter sur l'estrade pour honorer le héros d'une minute de silence. Le soir même, ma grand-mère avait pris ses dispositions pour le rituel funéraire. C'est par un rêve, comme à son habitude, qu'elle avait appris la triste nouvelle.

En plein milieu de la nuit, distinguant un toussotement familier, elle entrouvre la porte de la chambre. Dans son uniforme déchiré, il est là, devant elle, au milieu de la cour inondée de clair de lune. Ma grand-mère lui demande d'où il vient. De Mukho,

Gangeung, Sokcho, lui répond son mari. Après avoir passé plus de vingt cols, il porte un petit baluchon en bandoulière. Ma grand-mère l'invite à le poser sur le *maru* et à entrer, elle lui préparera un déjeuner. Mais il reste immobile, dehors, sans se déchausser, disant qu'il doit repartir, qu'un long chemin l'attend encore. Tandis qu'elle tend la main pour lui prendre son baluchon, il disparaît. La cour est vide.

Elle avait été réveillée en sursaut par un frôlement sur sa main tout près de l'oreiller. La lampe rallumée, elle avait aperçu des habits tombés de l'armoire dont la porte venait soudainement de s'ouvrir. Le complet matelassé de son mari et son gilet en peau de lièvre gisaient au sol – vêtements qu'il avait remisés au moment d'endosser l'uniforme militaire. Elle s'était procuré une bouteille d'alcool, un poisson séché et quelques fruits pour préparer, le soir même, une table digne de la cérémonie funèbre en l'honneur du défunt, puis elle avait brûlé ces vêtements.

Il arrivait fréquemment à ma grand-mère de voir des fantômes batifoler et d'entendre leur conversation. Depuis que mon père était tout petit, elle faisait ses prières devant un bol d'eau fraîche dans la cour arrière pour solliciter la bienveillance des dieux qui régissent l'univers. Quand on a frappé d'interdit cette pratique, elle s'est mise à prier à côté du feu, dans la cuisine. Au début, mon père et ma mère ont tenté de l'en dissuader, au point même de se disputer entre eux.

— Tu devrais l'empêcher de faire ça, c'est des superstitions !

— Tu parles ! Elle ne m'écoute pas ! Elle dit qu'elle voit des esprits, ça me fait peur, je n'ose plus lui en

parler. Ce doit être une tradition dans ta famille ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Une tradition chez nous ?

— La grand-mère de ta mère était chamane à Hamheung, non ?

— Tu dis n'importe quoi ! Ne t'avise pas de déblatérer ce genre de bêtises ailleurs. Ça peut être très grave ces choses-là !

— Tout le village sait depuis longtemps que la grand-mère de ta mère était une grande chamane...

— Putain, ferme-la ! Nous, on est une lignée de paysans pauvres. On fait partie de ceux qui constituent le terreau de la République !

D'après ma grand-mère, mon père avait été un brillant élève dès l'école du Peuple. La guerre finie, des militaires chinois étaient restés sur place ; mon père en profita pour apprendre leur langue et, quand les gens se rendaient à la caserne chinoise pour régler certaines affaires, c'était lui qui les accompagnait. Sorti major de son lycée, il fut gratifié d'une recommandation pour entrer à l'université de Pyongyang.

S'il avait épousé ma mère, c'était par la volonté de ma grand-mère. Lors de ses premières vacances universitaires d'été, une fois accompli son quota de journées de travaux collectifs, il était venu passer une semaine à la maison.

— Maman, un verre d'eau fraîche, s'il te plaît ! avait-il demandé en arrivant chez lui.

Il avait vu sortir de la cuisine une fille toute petite, aux cheveux courts, avec un verre d'eau qu'elle tenait à deux mains.

— Camarade, qui êtes-vous ? lui avait-il demandé en la considérant d'un air ahuri.

— Quelle question, c'est ta femme ! avait répliqué

ma grand-mère.

Pris de panique, il s'était aussitôt précipité à la station de bus pour aller reprendre au plus vite le train de Pyongyang. Deux semaines plus tard, on l'avait convoqué au Bureau des Affaires Scolaires ; l'air sévère, le professeur chargé du suivi des étudiants lui avait, d'un signe du menton, enjoint de s'asseoir.

— Je me faisais une tout autre idée de toi ! J'apprends que tu es marié alors que tu es encore étudiant... Cela, ma foi, je veux bien l'admettre : ta mère est seule, dans ta famille les enfants sont rares, je comprends tout cela. Mais pourquoi abandonner ta femme ?

Stupéfait, mon père avait tant bien que mal essayé de s'expliquer :

— Mais... ce n'est pas vrai... En rentrant chez moi, ma mère m'a dit comme ça... voici ta femme, alors je suis vite revenu à l'école...

À cet instant précis, la porte s'était ouverte doucement et ma grand-mère avait passé la tête.

— Eh ! c'est nous deux... Viens toi aussi !

Ma grand-mère est entrée, suivie de la jeune fille aux cheveux courts. Celle-ci a salué le professeur en baissant la tête bien bas. Mon père était écarlate, il ne savait plus que dire.

— C'est bon, j'ai compris, a conclu le professeur : je te prépare une autorisation, rentre avec ta mère. Puisque tu es marié, il te faut au moins une nuit de noces chez toi !

— C'est que j'aimerais bien d'abord terminer mes études...

— Dans ce cas, fallait pas te marier ! Allez, dépêche-toi. Et n'insiste pas, sinon j'en parle à tes camarades. Si jamais l'Association des Jeunesses

Populaires y met son grain de sel, tu seras considéré comme un mauvais citoyen, peut-être même un déca-cent, et on te chassera de l'université.

Mon père a dû suivre ma grand-mère qui l'a joliment enguirlandé une fois dans le train :

— Te voilà donc ! Maintenant, plus question de gambader à ton aise ni d'en faire à ta tête ! Cette petite, c'est le Ciel, qui te l'envoie, j'en suis sûre !

Ma grand-mère a sorti de je ne sais où une de ces longues bandes qui servent à attacher les bébés dans le dos de leur mère. Elle en a noué une extrémité à la jambe gauche de mon père puis, l'autre bout en main, elle s'est penchée sur la cheville de la jeune fille :

— Allez, lève un peu ton pied !

En relevant ses chaussettes qui pendillaient sur ses sabots de caoutchouc, celle qui allait devenir ma mère lui a dit :

— Serrez fort !

Mon père observait le manège des deux femmes. Quand ses yeux ont croisé ceux de la plus jeune, elle lui a tiré la langue – ce qui, plus tard, chaque fois qu'ils avaient des scènes de ménage, faisait dire à mon père, furibond : « Ce jour-là, j'aurais mieux fait de te casser une jambe et de ficher le camp pour aller vivre ailleurs ! » Après les avoir bien attachés ensemble, ma grand-mère a enroulé la bande plusieurs fois autour de son poignet, puis, rassurée, elle a inspiré profondément.

Quand, plus tard, nous lui demandions pourquoi elle avait tant voulu que celle qui allait être ma mère devînt sa bru, elle nous racontait chaque fois la même histoire : un rêve qu'elle avait fait, et sa visite chez l'élue.

« Dans mon rêve, une fée descendue du ciel a atterri sur notre toit avant de se laisser glisser dans la cour. Je lui dis : “Je vous en prie, si vous êtes un mauvais esprit, allez-vous-en ; si vous êtes un être humain, approchez.” Alors, elle me répond : “Je suis une fée du Palais céleste où je m’occupe du jardin de l’Empereur du Ciel, mais en arrosant ses fleurs, j’en ai laissé tomber quelques-unes. On m’a autorisée à descendre sur la Terre.” De fait, il y avait sept fleurs dans la cour. La fée les ramasse l’une après l’autre et me les tend. Alors que j’avance la main pour les recevoir, la fée s’éloigne, elle ouvre la porte et part à reculons, en glissant doucement. Je m’élançai à sa suite, jusqu’à me retrouver devant la palissade de sorgho d’une maison. Et là, je me réveille brusquement. Toujours sur cette impression, je sors, je vois le chemin, je le suis comme je l’ai fait dans mon rêve. Je me retrouve dans le village voisin où j’aperçois une maison avec une palissade de sorgho ; intriguée, j’entre. Une jeune fille chante. Elle chante tout en nettoyant des pots alignés devant elle, luisants de propreté. Je la vois de dos, elle a les fesses bien pleines : je ne suis pas un homme, mais même à mes yeux, elle paraît aussi séduisante qu’une pivoine. Alors, je lui ai dit de venir vivre chez nous. J’ai rencontré ses parents, je leur ai parlé de mon fils. »

Chez nous, tout le monde savait que ma grand-mère avait ce don particulier de voyance. Il n’y avait que mon père à ne pas vouloir l’admettre. Cela dit, quand il faisait des rêves ou des cauchemars, le matin il demandait à ma grand-mère ce qu’il fallait en augurer. « ... et alors, la jarre d’eau a éclaté et un poisson-chat gros comme mon bras a jailli... » Il rapportait ses rêves en marmonnant comme s’il parlait

à son bonnet. Au lieu de lui livrer une interprétation, ma grand-mère le titillait : « Fallait l'attraper, qu'on fasse une bonne soupe de poisson pour toute la famille ! »

Enceinte avant d'être tout à fait remise de sa dernière grossesse, ma mère, à la différence des autres femmes du quartier, ne pouvait pas travailler à l'extérieur. Après la naissance de Mii, ma troisième sœur, mes parents ont sans doute été plus vigilants car, pendant trois ans, ma mère n'est pas retombée enceinte. Elle a enfin pu sortir de la maison. Elle a, un temps, travaillé dans ces cuisines industrielles créées un peu partout en ville et dans les fermes coopératives, dans le cadre de la campagne de reconstruction du pays. Affectée ensuite dans une maison de soins pour convalescents, elle a appris la coiffure. Six mois plus tard, elle était coiffeuse dans un établissement de bains publics. Mais elle a dû s'arrêter au bout d'un an à cause de l'insatiable aspiration de mon père – et de ma grand-mère ! – à avoir un garçon. Après que mon père eut plongé Sooki, ma cinquième sœur, dans la bassine d'eau, ma mère a renoncé à toute activité professionnelle. On a prétendu que c'était à cause d'une rougeole que ma sœur était devenue infirme. Mais ma mère et ma grand-mère ne s'en laissaient pas conter, elles déploraient – et accusaient – le geste de mon père. À trois ans, Sooki ne parlait toujours pas. En plus elle était sourde. C'est ma grand-mère, également, qui m'a raconté comment on m'avait abandonné.

Au temps de l'école maternelle, un jour du début du printemps – je devais avoir dans les cinq ans, les azalées fleurissaient sur la colline et mes grandes

sœurs rapportaient des racines de bourses-à-pasteur dans leur panier – je faisais le tournesol, assise sur le petit *maru* devant la chambre de mes parents, sous la caresse du soleil, quand soudain Hindung s'est élancée vers le portail en grognant. Les oreilles rabattues, les babines retroussées, elle aboyait féroce-ment. Quelqu'un devait se tenir là, à l'entrée. En m'ap- prochant, j'ai trouvé une fille un peu plus grande que moi, en veste et robe blanches traditionnelles, la jupe au niveau du genou. « Hyuni n'est pas là », lui ai-je dit, pensant qu'il s'agissait d'une amie de ma sœur. Elle se contentait de me fixer sans rien dire. Dans mon dos, loin de se calmer, la chienne jappait furieu- sement. Mais la fille ne semblait éprouver aucune crainte. « Je me suis trompée de maison », ai-je cru l'entendre dire. Sa phrase à peine terminée, elle a tourné les talons et s'est mise à courir. En réalité, je ne sais pas trop si elle a couru ou si elle a simplement disparu de ma vue. Curieuse de savoir où elle était passée, je me suis lancée à sa recherche. Elle était déjà loin, là-bas, devant d'autres maisons en tous points semblables à la nôtre. Elle avançait en faisant osciller gracieusement ses cheveux relevés en queue-de-cheval, puis elle a disparu dans la maison aux abricotiers, non sans avoir jeté sur moi un rapide coup d'œil. Si je me souviens si bien de cette queue-de-cheval, c'est parce qu'elle était nouée d'un ruban rouge vif.

Au dîner, alors que nous étions tous à table, ma mère a annoncé :

— La petite-fille du chef d'arrondissement popu- laire est morte, il va falloir qu'on participe à la col- lecte.

— Que s'est-il passé ? a demandé mon père.

Avant que ma mère ait eu le temps de répondre,

ma grand-mère est intervenue :

— C'est à cause de sa vie antérieure. Chacun vient au monde avec son destin, avec son temps de vie.

— Elle a dû attraper la fièvre typhoïde qui sévit en ce moment.

Me souvenant de l'incident de la matinée, j'ai tiré ma grand-mère par le pan de sa jupe :

— Grand-mère...

— Oui, on va manger.

— Ce matin, une fille que je n'avais jamais vue est passée ici, puis elle est partie et elle s'est glissée dans la maison aux abricotiers.

Les autres n'ont accordé aucune attention à ce que je disais. Mais, après le dîner, ma grand-mère m'a prise à part sur le *maru* de derrière. Elle m'a demandé, le visage grave :

— Dis-moi, qu'as-tu vu tout à l'heure ?

— Une fille en blanc. Hindung a beaucoup aboyé contre elle, elle voulait la mordre. Quand la fille m'a vue, elle a dit qu'elle s'était trompée de maison et elle est repartie. J'ai regardé où elle allait, elle est entrée dans la maison aux abricotiers.

— Dis-moi, est-ce que tu as croisé son regard ?

— Oui, une fois, quand elle s'est retournée avant d'entrer dans la maison.

Ma grand-mère a hoché la tête en me caressant les cheveux.

— T'en fais pas, tout ira bien. Pour sûr, toi tu tiens de moi. Allez, fais comme je te dis : crache trois fois par terre puis saute autant de fois sur le pied gauche.

C'est ce jour-là que je suis tombée malade. Dans la nuit, j'ai commencé à délirer, brûlante de fièvre. Mon père m'a prise sur son dos pour m'emmener à

l'hôpital de la rue du port. Dans les salles, il y avait surtout des personnes âgées et des enfants des environs. Je ne sais plus combien de jours on m'a gardée là-bas. En tout cas, dans la chambre que je partageais avec d'autres, je me souviens que la fille en blanc se tenait assise sur le rebord de la fenêtre coulissante. Je la regardais par en dessous, comme si de rien n'était. Je n'avais pas du tout peur d'elle. Rentrée à la maison, je dormais avec ma grand-mère dans sa chambre. Elle seule me veillait. La fièvre descendait dans la journée pour remonter fortement la nuit. Tout mon corps était couvert de boutons pas plus gros que des grains de millet. Ils n'ont disparu que petit à petit. Ma grand-mère me demandait de temps en temps :

— Cette coquine, tu la vois toujours ?

— Non, je ne l'ai vue qu'à l'hôpital. Qui est-ce ?

— Ah ! c'est le démon de la fièvre typhoïde. Toi, tu t'en sortiras. L'esprit du Ciel veille sur toi.

Des jours ont passé, je ne sais combien au juste. Je dormais jour et nuit et me réveillais parfois en sursaut. Des rêves que je faisais alors, le souvenir très précis m'est resté.

J'entre dans un endroit aux allures de vieux temple. Les murs de pierre sont effondrés, des tuiles tombées des toits gisent éparées dans la cour envahie d'herbes folles. Je m'arrête au niveau d'un pilier qui penche ; de là, je regarde l'intérieur, si sombre que je n'ose entrer. Quelque chose a bougé, c'est le ruban rouge. Voici qu'il surgit de l'ombre et vient à ma rencontre en se contorsionnant. Je me mets à courir, mais il se dresse, il bondit pour se lancer à ma poursuite. J'ai beau contourner les arbres, enjamber les ruisseaux, filer sur les digues des rizières, il me poursuit, toujours

dansant et sautillant. Quand j'atteins le village, ma grand-mère, en costume traditionnel blanc avec un pique-chignon dans les cheveux, lui fait barrage et crie : « Va-t'en, sale garce ! »

Le ruban rouge s'affaisse sur le sol et disparaît.

J'ouvrais les yeux, toute frémissante. Mon visage, tout mon corps, étaient trempés, comme si je venais d'essuyer une averse. Ma grand-mère, à côté de moi, m'épongeait le front, le cou, avec une serviette de coton.

— Ça va passer, me disait-elle, c'est bientôt fini, un peu de courage...

Sous l'effet de la fièvre, même lorsque je gardais les yeux grands ouverts, je sentais mon corps s'étirer sans fin dans tous les sens. Mes membres démesurés couvraient le sol et les murs de la chambre. Ou au contraire, je me rapetissais, bientôt réduite à la dimension d'une crotte de nez, qui, au bout d'un moment, éclatait. Je sentais le sol s'enfoncer, s'enfoncer. Dans les motifs du papier peint, je voyais des visages qui me souriaient ou qui ricanaient entre eux.

J'ai survécu à la maladie, laquelle m'a laissée très affaiblie lorsqu'est venu le moment de reprendre l'école. Mais, guérie, j'ai commencé à entendre et voir des choses qu'avant, je n'entendais ni ne voyais. C'est à partir de ce moment-là que j'ai pu communiquer avec Sooki, ma sœur muette. Jongi et Sooki n'avaient qu'un an de différence, elles n'arrêtaient pas de se chamailler. Elles étaient l'une pour l'autre un peu comme moi et Hyuni, ma sœur née juste avant moi, que je ne respectais guère et qui me rendait la pareille. Les trois autres, Jini, Soni et Mii, étaient beaucoup plus grandes. Entre la troisième, Mii, et la

quatrième, Jongi, il y avait trois ans d'écart. Hyuni et moi, on était les « petites », mais Jongi et Sooki, elles, se trouvaient coincées entre les grandes et les petites. Quand il y avait une course à faire, c'est à Jongi qu'on s'adressait ; comme Sooki était muette, on ne pouvait pas lui confier n'importe quelle tâche. Par exemple, s'il fallait aller chercher une botte de poireaux et du tofu au magasin Namsei en bas de la colline, c'est toujours Jongi qui était mise à contribution. Elle y allait de mauvaise grâce, en boudant, sans jamais oublier de jeter sur Sooki des regards pleins de colère : « Ça tombe toujours sur moi, ces commissions, c'est de ta faute ! »

À cause de ses difficultés à communiquer, Sooki se montrait parfois irritable. Elle était d'un naturel plutôt calme, mais quand elle piquait une colère, elle se jetait sur ses sœurs, les grandes aussi bien que les petites, pour leur arracher les cheveux ou leur donner des coups de pied dans le ventre. Mes parents avaient pourtant à cœur de les traiter de la même façon. Ils leur achetaient des vêtements identiques, même motif, même coupe ; elles avaient les trois mêmes crayons. Un matin que nous étions occupées à nous préparer pour l'école – passer aux toilettes l'une après l'autre, se laver, se coiffer –, Sooki a tout à coup poussé un cri, le visage congestionné, sans que personne comprenne ce qu'elle voulait dire. À la main, elle brandissait une de ses chaussures de tennis à moitié carbonisée. Elles avaient été lavées la veille et mises à sécher près du feu ; l'une d'elles avait dû tomber dedans. Les deux sœurs avaient les mêmes tennis bleues. Plus futée, Jongi avait sans doute enfilé en vitesse la paire en bon état. Sooki a méchamment jeté la chaussure abîmée pour se lancer sur sa sœur

et la ceinturer. Elle l'a immobilisée à terre et lui a arraché une de ses chaussures, lui signifiant que c'était la sienne. Jongi ne se laissait pas faire. Revendiquant ardemment la propriété de la chaussure, et elle a fini par mordre sa sœur au bras. Cris et pleurs ont retenti dans tout le quartier. Sur le point de partir pour le bureau, mon père s'est fâché. Il a convoqué les deux adversaires sur le *maru* pour leur fouetter les mollets.

— À cause de ces deux gamines, on n'aura donc jamais la paix dans cette maison !

Le spectacle de la punition a définitivement gâché l'humeur de tout le monde ce matin-là. C'est à ce moment que, soudain, j'ai entendu la voix de ma sœur muette. « C'est celle de Jongi qui est tombée, elle avait mis ses tennis juste au bord de l'âtre. Les miennes étaient à côté de la porte. Le chat du voisin est venu plusieurs fois pour nous chiper des merlans séchés. Je l'ai vu passer dans la nuit. » J'ai répété à voix basse, au fur et à mesure, ce que j'entendais. Mon père a cessé ses coups et ma grand-mère s'en est allée voir dans la cuisine.

— Effectivement, j'avais posé là des merlans pour faire une soupe.

Soulagée, ma mère a arraché le fouet des mains de mon père.

— Tu vois, c'est le chat !...

— En tout cas, avec cette marmaille, on n'aura jamais la paix, moi j'en ai assez...

Mon père a pris son enveloppe de documents et est parti au bureau en grommelant.

Ma grand-mère consolait Sooki :

— Je vais demander à ton père de t'en acheter une nouvelle paire. Allez, les filles, c'est l'heure d'aller à l'école !

Quand mes sœurs ont toutes été parties et que je suis restée seule avec ma grand-mère et ma mère, cette dernière a remarqué :

— C'est vraiment curieux. Comment a-t-elle pu comprendre ce que voulait dire sa sœur muette ?

— Je te l'ai déjà dit, Bari est une voyante.

— Ne parlez jamais de ces choses devant son père !
a aussitôt répliqué ma mère, horrifiée.